

Les Tintins de la Fin des Temps



[Publication initiale : dedefensa.org]

Par Nicolas Bonnal

On était en 1976. J'avais quinze ans et plus trop d'illusions en politique (Chirac ? Cochin ? La liste Weil ! Le PS ! Les Européennes !). On avait beaucoup attendu l'album, après l'étrange et drolatique Vol 714 pour Sydney qui recyclait le Matin des magiciens de Pauwels et Bergier : et l'on fut servi.

Les picaros furent insultés ou incompris. C'était un album ingrat et exigeant, l'équivalent du cinéma d'auteur...

On voyait bien qu'Hergé avait renoncé à sa mythologie jugée réac par l'Ennemi ; comme si l'on pouvait encore pratiquer le voyage absolu dans les années 70 marquées par le tourisme de masse, les vols charters, les tropiques à l'encan et l'abominable Guide du routard. Le vacancier occidental, bien reproduit depuis en Asie, fut le yéti, l'abominable homme des plages. Revoyez-les, ces Bronzés, ce qu'ils ont fait à l'Afrique et à la montagne. En revoyant l'Éternel retour avec Madeleine Sologne et Jean Marais, je la trouve sublime, cette montagne enneigée : elle ne l'est plus. Elle a été déniaisée et, comme dit Pagnol, l'honneur ça ne sert qu'une fois. Stations de ski... Et vous avez vu dans Rt.com à quoi ressemble l'Everest ? À des w.c. géants.

C'est qu'avec la société de consommation (la mort, en vieux latin) la télé était passée par là avec le coullon tout-terrain Séraphin Lampion : bagnole, télé, Pastis, rigolade. Sans oublier la profanation du voyage que l'on nomme tourisme. 1.5 milliard de touristes maintenant... Pauvre Tintin, pauvre voyage initiatique. On pense à Céline (toujours) :

« Je voudrais voir un peu Louis XIV face à un "assuré social"... Il verrait si l'État c'est lui ! »

Le touriste a remplacé Ulysse comme l'assuré social vacciné son Roi-Soleil. C'est la vie.

Tintin et les picaros fonctionne comme une fiction aventurière à rebours. On voyage, mais c'est pour se faire enfermer (cf. la cabine spatiale...), se faire observer par un tyran et ses caméras. Tintin prend le relais de Patrick McGoohan dans Le Prisonnier. Il est dans une luxueuse villa où plus rien ne

se passe, puisqu'il faut s'y terrer. On est dans la société de surveillance, de Foucault (bof...) ou autre. On est devant des miroirs (coucou la Bête...) puis on seconde un général pataud humilié par sa « grosse américaine » ; car courageusement Hergé a assumé sa misogynie jusqu'au bout, et il aura eu raison de le faire : voyez Ursula, Hillary, voyez Sandrine ou la folle écologiste teutonne. La guerre est femme. Relire Molière...

Pour ce qui est de la surveillance, Hergé nous avait prévenus dans On a marché sur la lune et la cauchemardesque affaire Tournesol. La belle aventure sous les Tropiques ou dans les déserts était terminée, on allait vers un Grand Enfermement, car on est devenu du « coke en stock ». Tout cela au cours des années soixante, quand Debord écrit sa Société du Spectacle. Ce même Debord (cité par mon ami Bourseiller) écrit alors qu'on assiste « à un processus de formation d'une société totalitaire cybernétisée à l'échelle planétaire ».

Quand on y pense bien c'est aussi le sujet de Vol 714 pour Sydney qui sonne même le glas d'une humanité hypnotisée et téléguidée par des extraterrestres. L'aventure tropicale mène à une caverne d'épouvante. La même entropie claustrophobe est à l'œuvre dans les Bijoux de la Castafiore (chaste fleur ou casse ta fiole ?) : Haddock est coincé, handicapé, blessé, paralysé, engueulé et sevré. La Castafiore qui le castre matin midi et soir en fait une « âme de grand enfant un peu naïf » victime de paparazzi et de l'air du temps. Il ne leur manque plus que les pédopsychiatres à nos deux héros qui ont défié le Tibet, les déserts et les glaces. Mais déjà Saint-Exupéry nous mettait en garde :

« Ces voyages, le plus souvent, étaient sans histoire. Nous descendions en paix, comme des plongeurs de métier, dans les profondeurs de notre domaine. Il est aujourd'hui bien exploré. Le pilote, le mécanicien et le radio ne tentent plus une aventure, mais s'enferment dans un laboratoire. Ils obéissent à des jeux d'aiguilles, et non plus au déroulement de paysages. Au-dehors, les montagnes sont immergées dans les ténèbres, mais ce ne sont plus des montagnes. Ce sont d'invisibles puissances dont il faut calculer l'approche. Le radio, sagement, sous la lampe, note des chiffres, le mécanicien pointe la carte, et le pilote corrige sa route si les montagnes ont dérivé, si les sommets qu'il désirait doubler à gauche se sont déployés en face de lui dans le silence et le secret de préparatifs militaires. »

C'est dans Terre des hommes. On relira avec profit ici cette lettre à un général. C'est vrai que Tintin c'est un petit prince qui aurait grandi – mais pas trop. Un ado héroïque, jeune héros d'une Europe encore éprise de sport et d'aventures, de voyages et d'initiation. Après la guerre Hergé, qui a été arrêté, insulté et persécuté (mais pas fusillé !) comprend quel camp (celui de Bohlwinkel, vous vous souvenez...) a gagné, et vers quoi on se dirige. Alors on s'adapte, comme dit Céline. La grande épopée arthurienne et hyperboréenne de l'Étoile mystérieuse, récit qui balaie les trouilles apocalyptiques venues

de cette Bible-blob (excellent petit film avec Steve McQueen) qui n'en finit pas de nous aliéner, sont laissées derrière et les savants partent vers le Grand Nord à la découverte des îles fortunées des mythologies grecques et celtes. Quel enchantement ces BD tout de même. Elles furent mon dernier trampoline.

Revenons-en à Tintin et à nos picaros puisque c'est le dernier.

Quand notre héros sans progéniture (prolétaire au sens strict il n'a jamais rien possédé) passe dans la jungle, la même impression d'irréalité le poursuit. Le général Alcazar bouffonne au milieu d'ivrognes, il est soumis à son ogresse américaine qui prend le relais de la Castafiore, et il rêve de cruauté dont il serait cette fois l'auteur et plus la victime. La même banalité des changements dictatoriaux reproduit celle des élections démocratiques, lesquelles laissent le consommateur électeur éternellement insatisfait (voir Obama, Sarkozy, Blair, Berlusconi et le reste). Debord toujours :

« Ainsi se recompose l'interminable série des affrontements dérisoires mobilisant un intérêt sous-ludique, du sport de compétition aux élections. »

La dernière bulle de l'album montre d'ailleurs que l'éternel pays du tiers-monde restera misérable avec le changement de pouvoir. Hergé ne se fait pas d'illusions sur nos sociétés, et il le donne à lire. Voilà pourquoi aussi Tintin ne joue plus au matamore : il joue soft, comme on dit, prend un tour politiquement correct, non violent, et il prépare sa révolution... orange.

Car le grand intérêt pour moi de l'album réside dans l'apparition du commando de touristes. Tintin au pays des touristes ? Mais oui, et cela montre l'entropie accélérée des décennies de la société de consommation, qui ont plus changé la planète que des milliers d'années d'histoire, et qui ont définitivement altéré l'humanité et son rapport au réel. Tintin, l'homme de l'Amazonie et de l'Himalaya, de l'Hyperborée et des tombeaux égyptiens, se retrouve dépassé, rattrapé, humilié par un quarteron de salariés en retraite venus faire la fête sous les tropiques, avec un masque de carnaval. John Huston a très bien tapé aussi sur les touristes dans la Nuit de l'iguane, film flamboyant avec un Richard Burton tordant comme jamais.

Et il va les utiliser, ses figurants, en faire des acteurs malgré eux de son jeu politique dérisoire (changer de président). Tintin crée, dis-je, une révolution orange, de celles qu'on avait vues dans les pays de l'ex-bloc soviétique, quand la CIA lançait des manifestations contre un pouvoir ilote et pas très roublard qui devait aussitôt se démettre sous les applaudissements de la presse et des médias de l'ouest. De ce point de vue, et encore génialement, Hergé se fait le prophète du monde sans Histoire où nous vivons ; et qui est fondamentalement un monde de jouisseurs lassés qui ne veut plus d'histoires – il ne veut même plus qu'on lui en raconte. C'est

pourquoi il utilise son nouveau héros, depuis plusieurs épisodes, depuis L'affaire Tournesol ou depuis Coke en stock, qui inaugure la série des albums crépusculaires du grand maître, et qui est là pour se moquer de ses personnages, j'ai nommé Séraphin Lampion, qui exerce l'honorable profession d'assureur. C'est d'ailleurs quand elle lui claque la porte au nez que la Castafiore se fait dérober son émeraude par la pie voleuse. Revoyez aussi cet épisode où la télé du décidément nuisible Tournesol-Folamour rend ivres et tremblotants ces spectateurs...

Les Picaros liquident donc l'univers de Tintin. En Amérique du Sud, le mot picaro désigne aussi l'escroc, l'agioteur, maître des sociétés modernes, c'est-à-dire baroques. La crise immobilière, le boom touristique, « les détritrus urbains qui recouvrent tout (Lewis Mumford, plus grand esprit américain du dernier des siècles) », c'est la faute au picaro. Il n'y a plus d'histoire, il n'y a plus non plus de géographie, la technologie l'a décimée. Il n'y a plus d'exotisme, les carnavales, les festivals et les voyages en groupe l'ont décimé, ainsi que la culture. Il n'y a plus de spiritualité non plus, au sens de Malraux, non plus, ce qui signifie que ce siècle lamentable NE SERA PAS AU FINAL.

On comprend que l'album ait déchaîné l'ire de certains aficionados, notamment de droite (ils veulent toujours du rab, du grain à moudre ceux-là), pour reprendre un terme latino. Ici Hergé a repris une vieille ficelle du métier, comme lorsque Conan Doyle avait voulu mettre fin aux aventures de Sherlock Holmes, fatigué qu'il était d'être dépendant ad vitam de sa création. Mais il l'a fait en gardant son personnage en vie, en le normalisant, en le glissant dans un monde d'ombres médiocres. C'est plus dur à supporter, quand on s'est voulu l'héritier d'Homère ou de Virgile, de Rabelais (quart et cinquième livre) ou de Jules Verne. On découvrira notre texte sur le cosmonaute comme machine à conditionner (fr. sputniknews. africa).

On peut remercier Hergé d'avoir décrit l'enfer américano-tiers-mondiste où nous survivons patibulaires. Il était moins fatigué qu'il en avait l'air. Avant de mourir, alors que nous évoquions les dernières élections présidentielles, Jean Parvulesco (qui était un acteur né et figura dans À bout de souffle) me disait : « la race humaine est fatiguée ».

Il nous reste les bêtes et certains paysages.

Sources :

<https://www.dedefensa.org/article/lettre-de-saint-ex-pour-notre-fin-des-temps>

<https://www.dedefensa.org/article/saint-exupery-contre-la-vie-ordinaire>

<https://fr.sputniknews.africa/20170317/nasa-farce-vraie-mission-cosmonautes-1030500652.html>